Deuxième Année — N° 23. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 3 Avril 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

Dessin et légende de notre collaborateur Lucien Jacques, censurés

SOMMAIRE

Heures Fiévreuses	Louise BODIN
Libres Propos.....	MARIANNE
Pour nos enfants.....	NOEL-E. GARNIER
La Guerre aux enfants.....	Véra STARKOFF
Rameaux	Lucien JACQUES
La Femme de l'Avenir.....	ED. SPALIKOWSKI.
Le Mouvement littéraire.....	WALDEMAR GEORGE.
Notes d'une villageoise.....	Germaine DEGROUD
Propos	ERMENONVILLE
L'Amazone (conte).....	****
Suprême refuge.....	ERMENONVILLE

Heures Fiévreuses

Depuis plus d'une quinzaine — bombardement de Paris par avions ou par canons, explosions d'usines de guerre, repli de nos lignes sous la poussée allemande — nos nerfs déchirés par quarante quatre mois de désarroi et d'horreur de vivre sont soumis à une rude épreuve.

Les Allemands sont revenus à Noyon.

Nous avons passé la nuit dans une somnolence tourmentée sans pouvoir endormir l'idée fixe tapie dans notre cœur et dans notre cerveau. Et voilà que ce matin on exaspère notre impatience par ces mots : « Pas de nouvelles ; pas de lettres ni de journaux ; les trains de Paris ne sont pas arrivés ». Sans doute, il ne s'agit que d'un retard — un déraillement quelconque — mais la force de la déception est telle que, malgré soi, on frissonne ; en est en proie à tous les maux de l'isolement, au supplice de ne pas « savoir » et, en ce moment, la rupture des communications postales avec Paris est bien la chose la plus cruelle qui puisse s'ajouter à notre infortune.

Ah ! cet instinct de partir, d'aller à Paris, d'être avec lui au moment du danger, de souffrir avec lui, de partager son sort, de sentir « battre » son cœur et son pouls, il a pu faire sourire bien des gens qui « n'en » sont pas, sembler bien paradoxal et bien insensé au moment où tant de Parisiens s'éloignent de Paris, mais comme il est violent, d'autant plus violent que contrarié, et comme il donne la fièvre aux enfants de Paris qui ont en eux l'amour passionné, farouche de la ville maternelle dont ils sont exilés.

Les heures passent, lourdes et lentes comme au chevet d'un malade en danger et on attend l'heure du communiqué comme on attend l'heure de la température.

On nous a dit hier matin : « Les Français sont arrivés ; les Français sont là ! » Quel sentiment complexe de désespoir et de confiance s'est emparé de nous. Les Français ! ! Tout ce que les deux syllabes de ce mot peuvent contenir d'émotion folle, de tendresse, d'admiration — et de douleur. Les Français ! ! Ceux qui suppléent à tout, ceux qui rachètent tout, ceux qui sauvent tout par leur chair, leur sang, leur volonté. Ceux qui semblent renaître d'eux-mêmes puisqu'ils surgissent toujours aux heures critiques. On sait bien qu'ils vont se battre surhumainement, mais on sait bien aussi qu'ils vont mourir, encore mourir.

On s'hypnotise devant les cartes mille et mille fois interrogées. Ce sont les mêmes noms de pays, de rivières, de villes, de villages auxquels tant de fois notre vie a été suspendue. Roye, Lassigny, Albert. — Mon Dieu, souvenez-vous de la ruée d'octobre 1914 ? Chaque soir c'était la sueur d'agonie au moment où on s'approchait de l'affiche du communiqué, éclairée par une lampe électrique.

..... **CENSURE** .....

Cependant, tâchons de conserver notre sang-froid, notre lucidité... Les journaux, sauf trois ou quatre, divaguent à leur habitude. A force de vouloir trop prouver, ils ne prouvent rien.

..... **CENSURE** .....

— et que la terre violée de Belgique et de France ne brûle pas de honte et de remords.

Mais, rappelons-nous. Lorsque les Allemands ont déclanché une offensive sur une vingtaine de kilomètres en longueur, ils ont gagné cinq ou six kilomètres. Cette fois, ils ont déclanché leur offensive sur un front de quatre-vingts kilomètres et l'avance obtenue est quatre fois plus profonde. Le poids de leur masse est terrible. Leurs vagues, en une succession rapide, s'abattent et déferlent furieusement, mais la ligne n'est pas rompue.

Bataille décisive, nous dit-on. Qu'en sait-on ? Ne nous a-t-on pas dit cela au moment de Verdun, au moment de la Somme, de l'Aisne, etc. ?

Récemment, les Allemands ont avancé de cent kilomètres en

— mais ils n'ont pas passé la Piave et ils n'ont pas mis l'Italie hors de combat. Chez nous, d'après leurs propres communiqués, il n'y a rien en capture d'hommes et de matériel qui dépasse les chiffres des précédentes offensives. Alors on s'accroche de toutes ses forces à cette certitude qu'ils vont être bientôt à bout de course et qu'ils vont s'arrêter, fatalement, comme ils ont dû le faire chaque fois sur les fronts d'Occident.

..... **CENSURE** .....

Alors ? Alors

— s'apercevront-ils, les jeunes Poméraniens et les Bavarois, et les Saxons et les Silésiens et tout le peuple allemand, que le parti militaire qui est le maître de l'Allemagne, les fait tuer sans pouvoir obtenir la décision poursuivie de saison en saison, d'année en année,

Et nous, Français, resserrés les uns contre les autres dans l'imminence du péril — j'ai remarqué la mansuétude inaccoutumée de M. Charles Maurras à propos de l'interpellation émouvante du député Deguise et du procès d'Hélène Brion — comprendrons-nous la misère de nos haines intestines, la tare, la laideur des outrages, des calomnies, des délations, des suspicions, des vengeances ? Devant ces nouveaux milliers de jeunes morts, nos frères, nos enfants de France, tombés par la folie homicide d'une dynastie, d'une caste de brutes sanguinaires, réfléchirons-nous qu'ils ne sont pas des mauvais Français, des traîtres ou des lâches, ceux qui pensent en leur âme et conscience que ce n'est pas par la mort qu'on peut sortir du cercle de la mort.

Louise BODIN.

Libres Propos de Marianne

SYMBOLE TOUCHANT

Oui, vraiment ce fut un symbole touchant que cette femme intelligente, jeune, généreuse et brave aux prises avec les officiers d'un conseil de guerre.

Ces hommes ont jugé une femme qui a le courage de proclamer hautement son horreur de la guerre.

Le procès d'Hélène Brion, institutrice, militante du syndicalisme, du socialisme et du féminisme, en un mot, femme de cœur, propagandiste sincère d'idées hautes, fut un procès bien fait pour réveiller un peu les sentiments humains que la guerre a pétrifié au cœur des hommes.

Hélène Brion, très simplement, mais avec la belle assurance d'une conscience pure, d'une vie propre, répondit à ses juges qui, respectueux de sa grande sincérité, il faut le reconnaître — la traitèrent avec une franche courtoisie.

On évoque, un moment, en lisant le procès d'Hélène Brion, l'attitude de cette bonne Louise au Conseil de guerre de 1871. Elle aussi était institutrice. Elle aussi, était modeste. intelligente, brave et bonne. Elle aussi...

Il y a de ces rapprochements qui réconcilient avec l'Humanité.

La guerre a, bien malgré elle, ceci de bon qu'elle suscite des héroïsmes admirables contre la Barbarie...

..... CENSURE .....

FEMMES DE CŒUR, TAISEZ-VOUS !

C'est le mot d'ordre : « Méfiez-vous ! Taisez-vous ! » N'allez-pas exprimer à tous propos, inutilement, devant des *buses* ou des *pies*, votre sentiment sur les événements, car vous trouveriez des oreilles trop accueillantes pour vos paroles.

Gardez-vous bien de parler trop haut et n'importe où, car on se plaît à dénaturer les propos les plus sages et les plus naturels. Dans les caves, surtout, on entend des exclamations plus que « défaitistes » de bonnes femmes dérangées dans leur sommeil. N'allez pas renchérir sur ces plaintes éphémères, dictées par le plus insupportable égoïsme, car le lendemain, vous seriez dénoncées comme ayant provoqué ou prononcé des déclarations défaitistes susceptibles de porter atteinte au moral de la population. Le plus ignoble c'est que vous seriez dénoncées par les femmes qui auraient bêtement proféré le plus grand nombre de propos alarmistes.

..... CENSURE .....

Méfiez-vous, taisez-vous, des oreilles d'imbéciles ou de crapules vous écoutent !

CHARLES RAPPOPORT

Ce n'est pas un bel homme, ce pauvre Rappoport qu'un mouchard amateur a dénoncé comme ayant tenu des propos pacifistes trop subversifs... Ce n'est pas un bel homme, mais c'est un homme d'esprit et de bonté. Il est si bon qu'il ne pouvait croire à la scélérate délation dont il est victime.

En quel monde vivons-nous ?

On n'a pas l'idée d'un monsieur, professeur, s'il vous plaît, qui provoque une discussion sur un sujet et s'en va aussitôt dénoncer l'individu provoqué parce que celui-ci n'a pas son opinion sur des faits aussi graves que ceux de la guerre.

Nous savions que le mouchard était quelquefois journaliste, — hélas ! — mais nous n'aurions pu soupçonner qu'il pût être professeur. Est-ce que l'horrible mentalité du mouchard aurait accès dans l'enseignement ?

Si je connaissais les élèves de ce professeur, je leur conseillerais de lire ce qu'a écrit Rappoport et de me dire ensuite ce qu'ils pensent du professeur qui a dénoncé ses propos en les falsifiant.

SUR LA COTE D'AZUR...

Et pendant ce temps, Maurice Barrès, le cher homme, l'éminent académicien, le farouche antiboche, celui pour lequel Rappoport insulté demande des juges, coule des jours heureux à se faire applaudir par les jouisseurs de la Riviera... en leur parlant des vertus françaises, de la bravoure du soldat et du stoïcisme des Parisiens bombardés...

Coïncidences bien drôles :

Le canon tonne sur Paris, les Gothas y font de fréquentes incursions, les Allemands ont repris Noyon... les Français meurent héroïquement sur les bords de la Somme et Maurice Barrès vit loin de tout ça sur les bords de la Grande Bleue en... y pensant toujours !... Sacré Maurice, va !

..... CENSURE .....

La parole doit être à qui paie de sa personne. Ceux qui craignent la guerre et ses conséquences, je ne les blâme pas ; mais au moins qu'ils fassent les morts et ne se permettent pas de se prononcer sur le sort de ceux qui risquent leur vie.

CARTE INDIVIDUELLE

Du nouveau, toujours du nouveau... Mais c'est toujours la même chose. C'est-à-dire que, quelle que soit la méthode, le public, le pauvre public sera toujours de plus en plus ennuyé. On l'énerve, on le provoque à l'impatience, bien imprudemment.

Une multitude de cartes, pour n'aboutir à rien de bon. Puis, une seule carte pour n'arriver à rien de mieux. Et tout cela, parce que jamais les pouvoirs publics ne voudront faire la seule chose qu'il y ait à faire en période difficile : *ne pas ménager les intérêts particuliers au détriment de l'intérêt général.*

C'est simple, c'est facile, c'est honnête, c'est logique... Et c'est pourquoi on ne le fera pas !

Les électeurs de M. Maurice Barrès, les gros commerçants des Halles, les spéculateurs et autres patriotes, profiteurs de guerre, savent bien qu'ils peuvent compter sur la sollicitude des pouvoirs publics à leur égard... Ils en abusent un peu.

Pourtant la situation est grave, et bien téméraire il est d'abuser.

On en parle... on en parle... Paiera-t-on ? Ne paiera-t-on pas son loyer ?

Le Parlement s'est prononcé... mais...

Là aussi la situation est grave et c'est fort audacieux de la part d'un Parlement d'oser prendre l'intérêt du propriétaire au détriment des intérêts de ses locataires.

La guerre, il est probable, a pu faire aux locataires une mentalité moins respectueuse de ce qui s'appelle la Propriété.

..... **CENSURE** .....

PAUVRES COMPAGNIES

Elles ont trouvé d'ardents et très intéressés défenseurs, les Compagnies de chemins de fer qui demandaient l'augmentation de 25 % des tarifs.

Le Parlement ne peut rien refuser à ces messieurs.

Elles ont tant besoin, ces pauvres Compagnies !

Elles sont si éprouvées par la guerre ! Leur matériel est si usé !

Oui, mais les cheminots peuvent crever de faim.

PARLEMENTARISME

Ah ! malheur !... Si j'étais au Parlement je voudrais en sortir tant ça m'écœurerait de voir comment on se moque du Peuple. Il est vrai que les pots-de-vin m'y maintiendraient peut-être comme les autres.

Car, mes sœurs, croyez-le, il y a des arguments bien palpables pour retourner les consciences. Vous verrez quand les femmes y seront, combien il y en aura parmi elles qui resteront incorruptibles.

Je connais déjà de farouches féministes qui, même aujourd'hui, se montrent farouchement ambitieuses des malhonnêtes avantages dont elles ne profitent pas. Celles-là sont partisans de l'action directe et veulent ne plus dépendre de l'homme parlementariser avec avantages de leurs avantages féminins.

LES FEMMES ET LA GUERRE

Elles pourront, je l'espère, prétendre à mettre leur grain de sel de bon sens les femmes qui, bravement, simplement, sans moyens de défense, auront su, tout du long, subir et supporter les misères, les anxiétés, les rigueurs, les peines, les maux infinis de la guerre.

Sans donner la mort, elles auront risqué leur vie.

J'estime qu'elles ont maitenant conquis le droit de se prononcer sur l'avenir.

MARIANNE.

Pour nos enfants

I

Je m'excuse d'aborder ici un sujet qui mettrait mieux en lumière la plume autorisée de Fernand Morelle, dont nous suivons l'ardente campagne dans les journaux républicains qui s'honorent de l'accueillir. Pour les lectrices de la *Voix des Femmes*, et en dehors de leur organe, ce sont encore, si ma mémoire est fidèle, le *Journal du Peuple* et la *Vérité* — ces bolchevikis — ces pelés — ces galeux !... D'où vient tout le mal, affirment les gens du Roy. Que n'affirment-ils ? — Laissons-les dire : ils dureront autant que la guerre dont ils engraissent. Ils en crèveront aussi, soyez-en assurés. Le Bon Dieu aura leurs âmes ; le monde, débarrassé d'eux nous sera un Paradis plus sûr que ce ciel où planent aujourd'hui leurs frères en pan...nationalisme, tueurs de femmes et d'enfants !

C'est de ceux-ci qu'il m'est plus doux de vous entretenir, ici, parce qu'ils ne mourront pas tous, n'est-ce pas, les mères ! et qu'ils seront, un jour, ces hommes et ces femmes qui bâtiront l'Avenir, à gestes clairs, dans du Soleil. Qu'on le sache : nous sommes nombreux à ne... crever que pour cela !

En attendant, les pères sont quelque part dans la boue et la Mort.... les mères à l'usine. Les usines sautent — les Gothas — On s'en tire : cinq sous de l'homme, l'allocation, et des « quinze, vingt francs, par jour ! ma bonne madame, ma chère, à ne rien faire, une honte ! » — Cependant à ne rien faire et à sauter, on a son temps pris tout de même ; la laïque accueille la marmaille : elle pousse, comme elle peut — plutôt bien — de la bonne graine d'ouvrier, déjà brin d'herbe, jailli entre deux pavés, qu'il faut sauver des dangers de la Rue, où le pas des chevaux est sans pitié — le soleil rare.

Car c'est jeudi une fois par semaine, malgré la Guerre. Si l'école est vide, les ruisseaux sont pleins — les usines tournent toujours ou sautent quand même ! — Le curé saute aussi — de joie ! — pour qui tous les jours sont « dimanche ». Il a réuni ses « dames de charité » et leur a tenu ce petit sermon : « Mes chères sœurs, cette fainéante d'institutrice aujourd'hui se repose — de quoi ? Seigneur — ou reçoit ses amants, ou fait du défaitisme, sinon de la bicyclette... Dieu, dans sa bonté, a créé le jeudi pour nous permettre d'arracher au « Malin » les enfants qu'elle damne, ces chers innocents. — Laissez-les venir à vous : les pères ne sont pas là. Aidez le ciel (il a souvent besoin d'un coup de main). Retenez les enfants, amusez-les, sauvez-les. — C'est une charité dont le Seigneur vous tiendra compte, au jour dernier... Ainsi soit-il. »

Comme c'est une charité gratuite, ces dames aident le ciel. — Le Ciel, pour « n'être pas en reste, se décide à bleuir comme une « aile d'ange » insinue, l'œil en dessous, la Dame patronesse, aux enfants qui entendent pour la première fois ce mot, doux à la bouche, sonnant si bien, et qu'ils répètent, sans comprendre. Ils ne comprennent pas mieux pourquoi c'est à l'Ermitage, de préférence, qu'on les conduit, chaque jeudi : il y a une pelouse épaisse, où se rouler, et qui sent bon, un ballon à pousser, des quilles habillées en Boches à renverser, des échasses — et des fleurs à pleines brassées pour le retour ; une chapelle aussi où ils entreront — oh ! quelques minutes seulement — à cinq heures, pour remercier le Bon Dieu de leur avoir fait la grâce d'une aussi bonne après-midi.

Et en vérité quatre heures de plein air, le football et les quilles ça vaut bien une petite prière, pensent justement les enfants qui d'ailleurs n'ont qu'à répéter : la Dame « la leur souffle »... Ils lui promettraient bien de l'apprendre par cœur et de la réciter, le matin et le soir, si elle l'exigeait — pour recommencer jeudi prochain à pousser du pied le ballon sous les arbres, où la pelouse est douce aux chutes. — Ils n'ont rien à craindre : elle ne tardera pas à l'exiger ; et le catéchisme ennuyeux, la messe du dimanche, la communion à Pâques, que sais-je encore ?...

Ce pendant, quelque part dans les boues de la Somme ou les neiges d'Italie, il y a un homme qui roule sur lui-même et meurt pour la sociale, la libre-pensée, le Droit, la Liberté, la Justice, etc.. etc..., confiant ses petits à la République, saintement, aveuglément !

Noël-E. GARNIER.

(*A suivre.*)

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

LA GUERRE AUX ENFANTS

II

« Il n'est pas d'attentat à la loi morale plus grand, plus soigneusement caché par les uns aux autres que le crime appelé « la volupté sexuelle » ; il n'est pas de crime plus commun, plus accaparant tous les hommes sous des formes les plus diverses, les plus effroyables ; il n'est pas de crime sur lequel les hommes se soient mis si peu d'accord, — les uns le considérant comme un terrible péché, les autres comme une habitude légitime ou un plaisir permis ; il n'est pas de crime qui eût prêté à plus d'hypocrisie ; il n'est pas de crime qui fournisse par la façon dont il est envisagé une plus juste pierre de touche du niveau moral de l'homme ; il n'est pas de crime plus pernicieux pour chaque homme et aussi pour le mouvement en avant de toute l'humanité. »

TOLSTOI.

Une fillette de seize ans rôde autour des *Petites Affiches*. Elle a de jolis cheveux blonds qui frisotent, une bouche rieuse et des yeux tendres. Un homme encore jeune l'accoste :

— Vous cherchez de l'ouvrage, mademoiselle ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Quel est votre métier ?

— Giletière.

— Cela tombe à merveille. Justement, j'en cherche une pour ma maison. Comment vous appelez-vous ?

— Rosette, répond la fillette prête à lui sauter au cou de bonheur. Il y a un mois que je suis sans travail, c'est maman qui sera contente.

— Eh ! bien, Mlle Rosette, c'est entendu, je vous prends, vous viendrez travailler demain.

Elle annonça la bonne nouvelle à sa mère. La brave femme poussa un soupir de soulagement :

« — Enfin ! Tu ne traîneras plus dans les rues, en travaillant tu ne risqueras pas de faire de mauvaises connaissances. »

Rosette se mit à la besogne avec courage. Les ouvrières la prirent en affection et l'appelèrent : *la gosse*. Le patron fut charmant pour elle. Il lui disait toujours un mot pour rire en passant. Il ne lui faisait jamais d'observations et la recommanda à la bienveillance de la « première », à cause de son jeune âge. Le jour de paye, il la prit à part et lui dit, en la regardant dans les yeux :

« — On fera une ballade, tous les deux, demain, voulez-vous bien ? »

Elle hésita un instant. Puis elle pensa : « Si je refuse, je perdrai mon travail. »

Elle fut exacte au rendez-vous. Elle y alla avec un peu de crainte, mais flattée au fond d'être distinguée par le patron parmi tant d'autres ouvrières. Il lui fit faire un tour de promenade et, sous prétexte de goûter, l'emmena dans une « maison louche ».

Et, dans ce lieu infâme, cet homme vicieux violenta le corps et l'âme de cette vierge.

Elle n'osa avouer à sa mère l'horrible aventure de peur d'être grondée. Elle continua à « subir » le patron pour garder sa place.

Lorsqu'elle devint enceinte, l'homme trouva le moyen de la renvoyer. Alors elle n'eut qu'une pensée, cacher sa grossesse à sa mère, qui l'eût traitée de coupable tandis qu'elle se sentait victime. Elle se plaça en province. Mais au bout de quelques mois, sa grossesse devenant plus apparente, on la congédia. Elle retourna à Paris, se logea dans la banlieue, se cachant toujours de sa mère. Elle y fit la connaissance d'un ouvrier qui s'éprit d'elle et lui promit de servir de père à son enfant. Elle vécut maritalement avec lui et fut heureuse jusqu'à ses couches. L'enfant né, l'homme en devint jaloux. Il exigea qu'elle s'en débarrassât sous prétexte de sa maladie. Il la pressa de mettre l'enfant à l'Assistance. Elle s'était attachée à l'homme qui s'était montré généreux avec elle. Elle se disait que dans son état de santé elle ne pouvait songer à gagner sa vie et celle de son enfant. Et l'homme menaçait de l'abandonner. Dans un moment de découragement, elle porta le petit à l'Assistance.

Elle pleura longuement devant la maison des « Enfants Assistés ». Elle y fut littéralement terrorisée par les paroles sèches et cruelles qu'on lui débita. On lui prit son enfant, elle ne sut trop ce qu'on lui fit signer. Et lorsqu'elle rentra chez elle, l'homme qu'elle avait aimé lui devint odieux. Elle ne put lui pardonner de l'avoir forcée à abandonner son petit. Elle vécut tristement, sans courage, indifférente aux privations, absorbée par la pensée de son enfant, dans l'angoisse continuelle qu'il pouvait être mort sans qu'elle en soit avertie. Uue fois, tous les mois, elle se présentait à l'Assistance avec le bout de carton où le numéro de son enfant était inscrit. Et tandis que son cœur agonisait en attendant les nouvelles, l'employé, sans dire un mot, par un coup de cachet sur « son numéro », lui faisait savoir que son petit était en vie. C'était tout ce qu'elle avait le droit de savoir.

Cette femme, victime, dès sa tendre jeunesse, des lois iniques, demeurée sans défense contre le viol, punie comme d'un crime de sa maternité, est condamnée par la société au supplice de Tentale. Depuis l'abandon tragique de son enfant, elle vit l'âme tendue vers le petit être qu'on lui dérobe, torturée par le besoin d'étreindre une réalité qui lui échappe et la paralysie de toutes ses aspirations vers la tendresse et l'amour sans lesquels la vie n'a pas de saveur.

Véra STARKOFF.

(1) Voir le premier article dans la Voix des Femmes du 27 février.

RAMEAUX

Voici les verts rameaux, le ciel bleu de Judée,
Les manteaux étendus sur le chemin poudreux,
Les palmes balancées au rythme des cantiques,
Les tympanons frappés, le vibrement des sistres,
L'ânon effarouché qui suit l'ânesse grise
Portant le doux parleur, le blond Nazaréen.
A travers vous, siècles passés, j'entends les hymnes
Et me sens soulever par la même allégresse
Que toi Jérusalem ; ton parleur est mon Dieu.

Mais en ce jour pourtant si clair,
Je n'aurai pour lui faire fête
Rien de doux ; fleurs, encens ni chants.

Car nos palmes à nous ne sont tendres ni souples
Etant de buis amer et de houx épineux ;
Car les chants radieux ne vont plus à nos bouches,
Nos gorges sont serrées, trop rauques sont nos voix
Et pour l'adoration, pour l'encens glorieux
Nos cœurs sont trop pesants, nos âmes trop farouches.

La Harazée, Rameaux 1915.

Lucien JACQUES.

LA FEMME DE L'AVENIR

(Suite)

Il vous est arrivé, bien souvent, j'en suis sûr, d'assister à certaines petites réunions familiales ou simplement amicales, dans lesquelles les femmes avaient le droit de diriger la conversation.

N'avez-vous pas alors, comme moi, bien souvent, été frappés du vide de ces conversations au cours desquelles aucune parole sérieuse ou utile n'avait trouvé sa place. — Or, lorsqu'on se rappelle combien étaient vives enjouées, spirituelles, combien instructives et pleines de bon sens les réunions des petites bourgeoises du XVIII[e] siècle qui recevaient Voltaire, Diderot, Rousseau, le baron d'Holbach et autres, on ne peut manquer de reconnaitre que la femme possède à un plus haut degré peut-être que l'homme, cette finesse, cette élégance de langage et de gestes, cette logique impeccable, que nous aimerions à rencontrer plus souvent aujourd'hui chez l'être charmant, sans l'existence duquel la vie serait bien monotone.

C'est toujours l'instruction qui a poli les beaux esprits de toutes les époques ; la femme est aussi capable de s'instruire que l'homme ; les récents examens de Facultés européennes l'ont surabondamment prouvé ; le premier devoir de la femme est donc de s'instruire ou, du moins je me trompe. La femme a tellement et si longtemps été éloignée des occupations qui ne comportaient point le raccommodage du linge ou le gouvernement de la cuisine, qu'elle regimbe parfois devant un livre, ou qu'elle n'ose, par instinct de sexe comprimé, l'ouvrir hardiment.

Trois fois sur quatre, elle préférera écouter et se taire. Ainsi, je connais personnellement des femmes, d'une grande instruction même, qui n'oseraient préparer un examen seules, sans suivre régulièrement les cours de M. un tel ou un tel, qui développe les matières du programme peut-être moins clairement et moins savamment que l'auteur de l'ouvrage classique que les candidats ont entre les mains.

Or, il ne s'agit pas de faire passer des brevets à nos femmes, ils nuisent même quelquefois, mais il faut remplacer pour elles, celui qu'elles cherchent pour les instruire. Le curé, jusqu'alors, a été le seul maître de la femme, il a tout mis en œuvre pour obtenir respect et obéissance de son élève ; c'est à nous, maintenant, ouvriers, paysans, employés, hommes d'études, de remplacer le prêtre, véritable caporal instructeur de l'armée du mensonge et de l'immoralité. C'est à nous d'apprendre à nos femmes ce qu'elles veulent savoir ; elles ne sont pas des machines capables de laver le linge, de préparer une omelette, de ravauder les bas, elles pensent et méditent comme nous ; si leurs bras travaillent, leur esprit ne reste pas inactif non plus ; pour la femme comme pour l'homme, un peu de poésie et d'idéal est nécessaire, le pot de géranium et la cage de l'oiseau, posés sur la fenêtre en sont une preuve. Comprenoxns donc que si le cerveau de la femme, ainsi que le démontre la science, a la même structure anatomique que celui de son maître et seigneur, il possède, par conséquent, les mêmes facultés, éprouve les mêmes besoins, et que si son cœur sait aimer, son esprit aussi sait réfléchir.

Donc, si rien, dans sa pauvre vie d'honnête épouse et de tendre mère ne vient rompre un peu la monotonie de cette existence, où les larmes tiennent plus de place que les ris, si jamais rien ne la change dés soucis quotidiens, elle saura bien se créer des distractions en dehors du logis, distractions malsaines le plus souvent, où pâtira infailliblement la bourse ou l'honneur du père de famille. Ou bien si réellement, l'épouse veut rester honnête, elle vous répondra ce que cent fois j'ai entendu répéter : « Nous allons à la messe pour nous distraire ! » Puis, la semaine entière, la pauvre martyre retombera sous le joug du ménage, n'ayant même pas la pensée de lire un journal ; elle revivra, en imagination, la messe du dimanche : elle se rappellera cette parole du prêtre : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Insensiblement la figure du jeune vicaire qui a prononcé ces mots, surgira devant ses yeux ; alors adieu, ménage, foyer paisible, cuisine bien rangée, où les casseroles servaient de miroir, adieu, paix et bonheur. Le mari verra traîner sur les tables, chapelets et missels, témoins muets de sorties intempestives pendant son absence ; il s'apercevra que ses petites économies subissent parfois des brèches désastreuses ; qu'il s'estime heureux encore si le mal s'arrête là.

Honnête père de famille, tu souffres et tu pleures, en secret, et tu ne vois pas que le vrai coupable, c'est toi !

(A suivre.)

Ed. SPALIKOWSKI.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Guerrier Appliqué, par Jean PAULHAN.

Le livre de M. Jean Paulhan n'est pas de ceux qui possèdent le don facile de charmer le public. Il ne peut offrir au lecteur vulgaire ni émotion poignante ni intrigue pleine d'imprévus. Il n'est pas non plus d'un commerce si aisé. — Non, décidément, *Le Guerrier Appliqué* n'est guère une œuvre « aimable ».

Imaginez un style squelettique et dépouillé, dépourvu de ce pittoresque inhérent à ce que Sainte-Beuve nommait « l'écriture artiste ». Un style sciemment pauvre en épithètes rares, traduisant des sensations complexes et toutes cérébrales. Voilà de quoi rebuter le lecteur classique en quête d'impressions fortes.

Je vous dirai pourtant que j'apprécie la composition si homogène et si réfléchie de ce livre écrit avec recherche. Je ne partage pas l'avis de l'honorable Louis de Gonzague-Frick lorsqu'il prétend que M. Jean Paulhan interpose l'Intelligence entre son cœur et le drame martial. Je crois, bien que son émotivité très sobre diffère sensiblement de l'exubérance propre à bon nombre de ses contemporains, M. Jean Paulhan très sincère. Son auto-criticisme et son goût extrême de l'analyse dénote tout au plus une façon de concevoir la vie qui est le fait de ceux chez qui l'Intelligence a le pas sur la Sensibilité.

Loin de lui reprocher sa manière, je me félicite qu'il reste encore, en ce temps de Guerre Intégrale et d'Intégrale Bêtise, des écrivains capables de voir clair en eux-mêmes.

Dans son ensemble aussi bien que dans ses détails les moindres, *Le Guerrier Appliqué* est une œuvre de réalisation parfaite. Quand en ce qui me concerne, je goûte beaucoup la très simple matière verbale de M. Jean Paulhan. Ici point d'effets de rhétorique, point d'images largement brossées, point d'éloquence. Rien que des mots quotidiens disposés avec art et interprétant la pensée très fidèlement. Procédé scientifique m'objecterez-vous, mais procédé combien ardu !

Il n'y a nulle place dans ce petit livre au verbiage constitutif des longues dissertations. Et puisque Roger Allard raille avec raison l' « impressionnisme littéraire », je dirai, s'il m'est toutefois permis de tenter une transposition, que la phrase synthétique de Jean Paulhan évoque à mon esprit les dessins au trait de Vincent Van Gogh — encore que j'ai conscience de ne formuler en ces lignes ma pensée qu'imparfaitement, j'insisterai sur le caractère très prononcé de ce style représentatif d'une des nombreuses traditions du génie littéraire français. Les noms de Stendhal et de Gide s'imposent, n'est-ce pas d'eux-mêmes à votre esprit. Cette tradition, je l'appellerais volontiers, si je ne craignais de prendre sur moi la paternité d'un néologisme, sujet peut-être à caution, la « Tradition Protestante ».

WALDEMAR GEORGE.

Notes d'une villageoise

J'ai pour voisin un vieux paysan tout acquis aux idées nouvelles, ce qui est rare et un peu lettré parce qu'il a employé beaucoup des soirées de sa longue vie, à la lecture, ce qui est plus rare encore. Or, voici le discours que ce brave homme m'a tenu ; je m'en voudrais de ne pas vous en faire part.

« — Ma petite, a-t-il dit, les femmes se plaignent, à juste droit, j'en conviens, d'être traitées comme des êtres inférieurs par la loi des hommes ; elles veulent jouir des mêmes droits que ceux-ci : c'est fort bien. Mais elles ont presque toutes, je le crois, sinon toutes, le tort d'ignorer ou de feindre d'ignorer la plus terrible des exploitations qui pèsent sur elles. Et qui pèse non seulement sur les ouvrières, mais sur les grandes et les moyennes et les petites, d'un poids formidable et constant. Le capitalisme qui a su s'introduire et dominer partout ne pouvait manquer d'imposer ses procédés habituels à la moitié du genre humain et négliger d'en tirer d'exorbitants bénéfices. Qui donc vous impose la mode ? Qui donc la fait changer si souvent ? Est-ce vous ? Est-ce un cénacle de femmes de goût ? Non ! Ce sont des firmes industrielles de couturiers, de bottiers, de ceci, de cela. Le goût, l'art, la bienséance, ils s'en fichent pourvu que « ça rapporte ».

« Ils vous imposent des costumes baroques, ils vous les font trouver élégants et commodes par leur boniment : C'est la mode ! Et vous marchez... Dans mon jeune temps, on avait de bonnes étoffes, la mode changeait peu et une femme n'était pas déshonorée de porter la même robe deux hivers de suite. Mais cela ne faisait pas fructifier les capitaux. Pour vendre beaucoup et, par conséquent, gagner beaucoup, le Moloch capitaliste non seulement vous vend de la « camelotte », mais vous la fait changer tous les deux mois en la démodant parce qu'il a peur qu'elle dure trop longtemps ! Vous, les intéressées à la chose, vous n'avez pas voix au chapitre et vous obéissez sans murmure ! Cette tyrannie vous plaît... Ah ! La Boëtie a oublié ce chapitre dans sa *Servitude volontaire !* »

« — Mais, Père Triboque, lui dis-je, cela fait aller le commerce et l'industrie. »

« — Mon enfant, me répondit-il, Bastiat raconte qu'un jour un bonhomme faisait un « potin » du diable parce que son fils avait cassé un carreau de dix sous. « Voilà bien du bruit pour dix sous ! Après tout, cela fait marcher le commerce ! » Et le bonhomme de répondre : « Je jouissais d'un carreau ; je vais dépenser et je ne jouirai toujours que d'un carreau ; tandis que s'il n'avait pas été cassé, j'aurais acheté autre chose, joui de deux objets au lieu d'un et fait marcher tout autant le commerce. » Moi, Triboque, j'en dis tout autant au sujet des falbalas que la mode vous fait changer ; ce sont des carreaux cassés ! Allez, continuez d'acheter des étoffes de laine et coton dans lesquelles il y a un centième de laine, des chaussures avec des talons qui vous amènent des troubles dans l'organisme : Il faut que le Capital s'engraisse ! Tenez, cela m'exaspère de vous voir si dociles et de vous laisser si souvent caricaturer par des ploutocrates sans goût ! J'm'en vas fumer une pipe pour me calmer ! »

« — Père Triboque, lui criai-je, pendant qu'il s'en allait, aidez-nous à conquérir nos droits et l'armée qui combat le capitalisme sera doublée. Alors seulement on pourra l'abattre et changer tout ce qui vous choque et me choque autant que vous! »

Germaine DEGROUD.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-IIe.

PROPOS

Si je t'ai quitté, mon vieux et cher Paris, c'est parce que je ne te reconnaissais plus, moi qui te connais tant. Non ! ce n'est plus toi ! Je ne puis entrer dans des explications détaillées, parce qu'il y a une Censure. Mais c'est aussi parce qu'il y a une Censure installée dans ton cœur que je ne te reconnais plus !

Tu en as trop vu ; on t'en fait trop voir ! Je ne puis supporter plus longtemps de te voir fouaillé de la sorte, ô mon Paris ! Trop longtemps j'ai rongé mon frein ; mais une affiche d'une Ligue dite civique, répandue à profusion sur tes murs qui proclament la Liberté, a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Il est bien évident que je parle en métaphores. Enfin, pour faire bref, je t'ai quitté ! Je me suis échoué dans une campagne où du moins ce placard outrageant à ton indépendance et à ta lucidité est inconnu. Si la montagne ne vient pas à moi, c'est moi qui vais à la montagne. Force invincible de l'individualisme sacré, espoir des sociétés de demain, dessaoulées du molochisme d'Etat, j'ai recours à toi, refuge inaccessible ! Ne pouvant te nettoyer, ô mon vieux Paris, je me suis nettoyé de toi. Débrouille-toi avec ta Ligue. On a toujours en fin de compte les ligues et les censures qu'on mérite !

Fort à propos, je me suis souvenu du consolant conseil du plus grand et du plus international de nos poètes :

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours ;
> Quand tout change pour toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours.

Et je me suis plongé dans le sein de la nature.

Ou, du moins, j'ai essayé de m'y plonger ; car ce n'est point commode, à l'heure actuelle, de retrouver ce sein impudemment violé tous les jours par les hommes en démence et leur science infernale ! Un champ d'aviation est installé dans je ne sais quels environs, qui nous envoie tout le long du jour des engins vrombissants au-dessus des paisibles prairies que les alouettes pourraient bien, j'en ai peur, déserter cette année. Et pourquoi, grands dieux ! Pourquoi ? Comme si quinze, trente avions pouvaient remplacer une alouette !

Vous pensez bien que mon premier soin fut d'aller à la forêt où je menais autrefois les purs enthousiasmes de mon adolescence. C'est aujourd'hui ma douleur et ma honte humaine que j'y cache. Nature ! pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. — Ils me l'ont bien changée, la forêt de mes vingt ans ! D'abord, sous le ministère Sembat, les gens du pays et des environs se sont chauffés avec tous les jeunes arbres ; — ensuite, des ruées de bûcherons pénétrant plus avant ont semblé prendre à cœur de l'épiler complètement. Il m'a fallu pousser plus profondément encore pour trouver quelques taillis. Le bon soleil déjà fait éclater quelques bourgeons. J'ai retrouvé l'étang mort dont, jadis, ma lyre juvénile chanta la sauvage mélancolie et la détresse profonde,

> Ruisseau mort, étang mort, arbres agonisants,
> Corbeaux ensorceleurs qui juchez sur les cimes,
> Choses qui concourez aux grands chagrins latents...

Il est un peu mort davantage ! Naître, c'est commencer de mourir, dit Lucrèce. L'étang, Musset et moi, nous naquîmes trop tard en un monde trop vieux.

De retour au logis, savez-vous ce que je trouve ? Un journal ! Parfaitement. *Le Journal* du 21 mars ! Quel est l'impitoyable ennemi de mon repos qui m'envoie ce funeste papier ? Ce doit être encore un ami !

Que me veut-on ? J'ouvre cette feuille et je trouve, en première page, et en tête, un article du sénateur André Lebert, rapporteur de la Commission de l'armée. Autant dire un sous-Clemenceau, lequel débute ainsi : « Le Grand Quartier Général serait-il enfin résolu à mettre un frein aux abus que j'ai signalés ?... » Mon attention est reprise : tant d'abus, en effet... tant de choses funestes... la guerre elle-même, par exemple, qui se prolonge uniquement, et à quel prix ! uniquement pour la raison donnée par *Monsieur Britling*, page 457, qui a mis bien longtemps à voir clair ! De quoi donc de grave nous entretient M. le sénateur André Lebert ? De nos pauvres prisonniers, — de nos pertes marines, — de Salonique ; ou bien du sujet funèbre que décrit Corneille au premier acte de la *Mort de Pompée :*

Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

Point ! M. le sénateur Lebert nous entretient... des « balayures, vieux effets, cuirs, chiffons... » Absolument ! *Journal* du 21 mars. Je ne me livrerais pas à une plaisanterie déplacée. Il écrit : « Peut-on continuer d'anéantir comme détritus inutilisables des objets (*sic*) dont la valeur de chiffonnage a souvent plus que décuplé et que l'industrie réclame (*re-sic*) pour les transformer ? »

C'est-à-dire, si je ne m'abuse, ce que réclame la pauvre industrie, ce serait plutôt des matières premières, et... la paix... Poursuivons l'article : « Mais ce ramassage doit être accompli avec compétence, avec discernement et même avec goût. »

Voilà, lectrices, une mentalité de sénateur, *ab uno disce omnes*, — et voici ce qui se tire à seize cent mille exemplaires à l'époque la plus tragiquement critique de l'histoire de la France et du monde ! Etes-vous fixées ?

ERMENONVILLE.

— Dans le *Journal* du 24 mars, M. Lucien Chassaigne, chroniqueur scientifique (?) écrit : « Un aéroplane marchant à 45 mètres à la seconde, lâche une bombe. Celle-ci ne part pas verticalement. Elle suit d'abord un moment l'avion, entraînée dans le courant d'air violent qu'il occasionne... »

Mais non, Monsieur. Mais non Monsieur. Ce n'est pas cela du tout. La bombe ne tombe pas verticalement, en effet. Mais c'est parce que, en même temps qu'elle obéit à la gravitation, elle continue le mouvement dont l'avait animé la vitesse de l'avion. Ceci est connu en mécanique sous le nom d'Indépendance des forces simultanées. Dans les laboratoires de physique on le démontre à l'aide de l'une des machines d'Atwood, qui permet de formuler cette loi : Lorsque plusieurs forces agissent simultanément, l'action de chacunes d'elles est la même que si elle agissait seule. »

Suivez les cours du soir pour adultes, Monsieur le bourreur à seize cent mille, et gardez-vous des « courants d'air. »

ERM.

L'AMAZONE

Avant la guerre, miss Mary Goround était véritablement une des plus remarquables suffragettes du Royaume-Uni et l'originalité brillante de ses manifestations avait agité la chronique londonienne d'un discret frémissement de joie.

N'était-ce point miss Mary Goround elle-même qui avait écrit au vénérable lord-maire :

« Je suis Dalila, j'enlèverai ta perruque et tu seras sans force entre mes mains comme Samson. »

Depuis le jour célèbre où elle avait offert au chancelier de l'Echiquier de renouveler le geste de Phryné, on n'avait plus entendu parler de miss Mary Goround. La guerre fut pour elle une occasion splendide de manifester à nouveau sa brillante activité. Pendant des mois elle parcourut les grands restaurants de Londres, expliquant aux dineurs que, faire usage de cure-dents, c'était exposer la vie d'un marin en augmentant les nécessités du ravitaillement. Elle fit pleurer les petits enfants en leur reprochant de n'être pas assez grands pour porter les armes. Elle effraya les vieillards en leur annonçant qu'on prendrait leurs vieilles peaux inutiles pour en faire des harnachements.

Cet admirable dévouement patriotique vient d'avoir enfin sa récompense. Après une année de démarches, mis Mary Goround vient de partir pour le Continent en qualité d'automobiliste. Et dès son arrivée, son costume a fait sensation dans le Nord de la France.

Le jour de son arrivée à X..., sur la Lys, miss Mary Goround n'a eu qu'une idée : montrer à tous les soldats qu'une femme pouvait être plus militaire que les militaires par son attitude et par ses gestes. Et, soigneusement, elle a préparé ses effets.

Entourée d'un groupe admiratif de tommies, elle a guetté la sortie du colonel Oyket, son nouveau chef, et, quand il apparut sur les marches de l'hôtel de ville, raidie dans une attitude splendide, les talons joints, elle lui fit le plus beau salut militaire que les Flandres aient jamais vu.

Le colonel Oyket est un grand diable de bon garçon : il porte à ravir le costume des Highlanders et sa toute petite tête souriante ornée d'un petit bonnet et d'un gros chardon fait mieux ressortir la robustesse athlétique de ses jambes nues.

Un peu étonné tout d'abord, mais très correct et d'une galanterie toujours en éveil, le colonel s'est arrêté, a saisi d'un geste élégant sa petite jupe et, décrivant un rond de jambe digne d'un maître à danser, il a fait à la distinguée féministe une belle révérence. — (*Extrait d'un Conte de* G. DE PAWLOWSKI.)

SUPRÊME REFUGE

I

Où se mettre sur terre à l'abri de l'orage ?
Le vent souffle partout, arrachant les bonheurs
Dont les racines sont dans le fond de nos cœurs !
Ah ! je voudrais connaître une tribu sauvage...

II

J'étais bien résolu de partir vers ce port
Accueillant que je ***sais dans*** *la Polynésie ;*
Mais on veut me ***contraindre*** *à voir la frénésie*
Jusqu'au bout, et l'on me refuse un ***passeport*** *!*

III

Ils veulent me forcer à boire le breuvage
Du calice qu'ils ont rempli jusques aux bords.
Mais la lie est pour eux ! Je veux faire un voyage
Où je me passerai bien de leurs ***passeports*** *!*

ERMENONVILLE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris